

Le Rêve de Madoff

DOMINIQUE MANOTTI

Le Rêve de Madoff

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2013

JE suis assis sur un banc en pierre, en plein soleil. Un beau jour d'été. La pierre est chaude. Devant moi, le jardin est bien entretenu. Une pelouse tonduée, arrosée, des rangées de buissons tous identiques, tirées au cordeau. Au centre un arbre taillé en boule. Quelle sorte d'arbre? Aucune idée. Je suis un homme des villes, du béton et de l'asphalte. Je ne connais rien aux arbres. Et celui-ci va m'accompagner jusqu'à ma mort. Idée insoutenable.

Je ferme les yeux et je m'échappe. Je rêve. Comme je l'ai fait toute ma vie. Comme tous les Américains le font, dit-on. Sans doute un peu plus fort, sans doute un peu plus grand que la plupart de mes concitoyens.

Mon enfance, dans une famille en demie teinte, m'a laissé peu de souvenirs. L'école m'ennuyait, et me semblait une perte de temps. Je l'ai fréquentée aussi peu que possible. J'étais pressé d'en finir avec cette période de faux apprentissage. Je voulais grimper, m'imposer, être regardé, admiré,

reconnu. Pour cela, le seul moyen à ma portée était de gagner beaucoup d'argent. Parce que l'argent est la forme première, spontanée du rêve américain, la seule valeur unanimement reconnue et respectée par tous, le nerf de l'Amérique. Parce qu'avec ce que je gagne, je sais avec certitude ce que je vaudrai. Je peux me mesurer à mon voisin, et personne ne peut contester ma valeur. Un dollar sera toujours un dollar.

Mais comment faire, par où commencer quand on est un adolescent sans fortune ? Les premiers barreaux de l'échelle, les premiers millions, sont les plus difficiles à conquérir. Après, quand on est parvenu très haut, on en fait tout un roman, on raconte : Je suis parti de rien, j'ai gagné mes premiers sous un à un, à la sueur de mon front. Moi, j'étais pragmatique, réaliste, je ne croyais pas à ces contes de fées, et puis j'étais pressé. Je ne pouvais pas compter sur ma famille, je n'étais pas un héritier, et je voulais faire vite. Alors, je me suis marié très jeune. J'ai épousé mon beau-père. Il avait une société de courtage. Avec son argent et son carnet

d'adresses, j'ai créé ma propre société de courtage. J'avais 22 ans et pas encore d'idée précise sur la façon dont j'allais m'y prendre pour gagner beaucoup d'argent.

L'aventure a commencé petitement. Dans les années 60, courtier en Bourse, ce n'était pas le pactole. Nous, les obscurs, nous étions tenus à l'écart des grandes Bourses qui ronronnaient, bien abritées. Les indices montaient lentement, régulièrement, pas de bulles, pas de crises, donc pas d'occasions de profits vertigineux, et une clientèle de rentiers. Dans ma société, nous étions trois à travailler les uns sur les autres, dans une ambiance étouffante. Les grandes parties se jouaient ailleurs, dans les groupes industriels, les compagnies pétrolières, parmi tous ceux qui produisaient des biens matériels et réinvestissaient leurs profits dans la production, très loin de mon bureau étriqué. Parfois, deux employés de mon beau-père venaient nous donner un coup de main. Ils étaient aussi jeunes que moi, aussi motivés, aussi affamés, chasseurs toujours à l'affût de la plus petite occasion,

du moindre signe, les yeux et les oreilles bien ouverts et le couteau entre les dents. Assez vite, nous nous sommes reconnus et nous avons fait équipe, bien décidés à jouer notre chance à fond, dès qu'elle se pointerait. Nous n'avons pas eu à attendre très longtemps.

C'était l'époque des tout premiers ordinateurs. Une technologie complexe dont personne ne soupçonnait qu'elle allait révolutionner l'économie mondiale. Nous n'y comprenions rien, nous ne nous y intéressions guère, nous n'avions pas l'esprit ingénieur. Jusqu'à ce qu'un ingénieur qui savait comment fonctionnait la finance, invente, au tout début des années 60, une machine qui, couplée à un ordinateur et au réseau téléphonique, donnait automatiquement, en temps réel et en continu, tous les cours des bourses américaines et bientôt mondiales. Nous avons tout de suite compris que l'activité boursière allait cesser d'être aux mains d'un petit groupe de spécialistes qui monopolisait l'information. Elle allait désormais être librement

accessible pour tous ceux qui voulaient s'en servir. D'un coup, notre horizon s'élargissait aux dimensions du vaste monde. Et nous savions aussi, de façon intuitive, qu'avec les nouvelles machines, les Bourses allaient changer de braquet, entrer dans l'ère de la grande vitesse, de l'instantanéité. Finis les rentiers. Un autre monde était en train de naître, celui des joueurs de poker. Nous avons respiré un grand coup, les poumons grands ouverts à l'air du temps, et nous avons foncé, persuadés que c'était notre chance, bien décidés à l'agripper.

Nous avons été les premiers à équiper nos bureaux de ces nouvelles machines, malgré leur coût, et nous nous sommes mis au travail. Un travail écrasant. Il fallait investir sur des machines toujours plus performantes, à la rentabilité aléatoire. Nous l'avons fait. Et, puisque les ordinateurs nous ouvraient le monde, nous avons décidé de parier à fond sur la nouvelle économie. Il fallait se tenir au courant de toutes les mutations de la technologie qui se succédaient à un rythme hallucinant. Nous l'avons fait. Il fallait

créer un réseau d'entreprises innovantes. Nous avons prospecté les ingénieurs, les inventeurs, les rêveurs fous, tous ceux qui crevaient d'envie de créer leur entreprise sans savoir comment s'y prendre. Ils n'avaient rien à attendre des grandes sociétés industrielles ou financières bien établies qui les regardaient comme des martiens, et ne voulaient prendre aucun risque. Nous avons trouvé les investisseurs qu'il leur fallait, des hommes qui aimaient le jeu, prêts à supporter des pertes s'ils touchaient un jour le gros lot. Pour qu'ils se croisent, nous avons fait le pari, nous les jeunes courtiers, d'ouvrir une nouvelle bourse, en 1971, la première bourse au monde entièrement informatisée et automatisée, le NASDAQ. Pari risqué, pari gagné. En moins de dix ans, le Nasdaq est devenu la deuxième bourse américaine, juste derrière celle de New York. Nous avons vécu toutes ces années branchés sur nos machines, nuits et jours, dans un état d'exaltation permanent, dopés par la certitude d'être les nouveaux pionniers de l'aventure américaine, dans le